

LE GARÇON DU DERNIER RANG – Juan Mayorga



LA REVUE DE PRESSE

REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION Saison 2015 / 2016

Le Garçon du dernier rang

- Le 16 février : Paul Desveaux et Nicolas Rossier sont les invités de Zelda Chauvet dans l'émission « Réservoir » de La Télé. Avec les chroniqueurs Raquel André et Olivier Gurtner.
- Le 21 février : Le Journal de 12h30 de la RTS (Radio) diffuse un reportage sur le spectacle *Le Garçon du dernier rang*, avec interview de Paul Desveaux, metteur en scène. (Journaliste : Maurice Doucas / Durée 1'48'')
- Le 26 février : Nicolas Rossier et Frédéric Landenberg sont les invités de Tanya dans l'émission « C'est que du bonheur » sur Radio Fribourg pour parler du spectacle *Le Garçon du dernier rang*. (Durée : 20')
- Le 27 février : Le téléjournal de 12h45 sur RTS1 parle du spectacle *Le Garçon du dernier rang* dans l'Agenda culturel préparé par Anne Marsol.
- Le 1^{er} avril : Paul Desveaux est l'invité de Pierre-Philippe Cadert dans l'émission Vertigo sur RTS1. (Durée : 1h)

Les succès à l'écran rebondissent sur scène

Au programme de la prochaine saison théâtrale, une trentaine de pièces ont, un jour, connu une adaptation cinématographique. Les motivations de ce «recyclage»

Gérald Cordonier

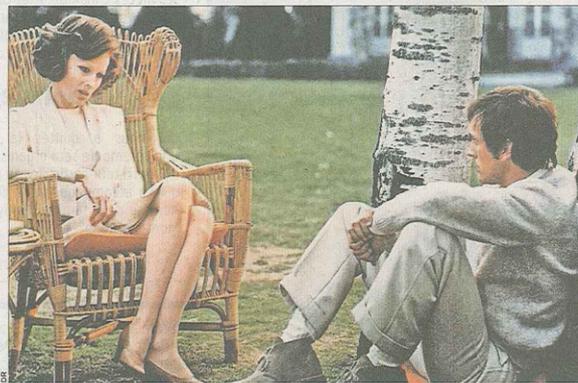
Ni la troupe du Splendid ni George Clooney, pas plus que les sœurs Seigner, ne fouleront les planches vaudoises cette saison. Et pourtant! Le public pourra découvrir *Le Père Noël est une ordure* à Beausobre en février, *Les cartes du pouvoir* à l'Octogone cet automne, *La liste de mes envies* aux Terreaux en mars prochain, ou encore *La Vénus à la fourrure*, *Nuit d'ivresse*... Adaptation théâtrale d'un long-métrage, recréation d'une pièce originale un jour ou l'autre filmée, plus d'une trentaine de spectacles suisses ou étrangers annoncés pour 2015-2016 ont par le passé connu un succès sur grand écran. Rien d'étonnant à voir des raretés ou des œuvres de référence aller et venir de la scène à la pellicule: de tout temps, les bonnes fables ont traversé les disciplines artistiques, inspirant les artistes d'une génération à l'autre. Car le théâtre (ancré dans l'ici et le maintenant) aime revisiter les récits anciens. Questionner, réinterpréter.

Pourquoi donc risquer de se frotter à un texte connu, qui plus est quand son adaptation cinématographique fait référence? Aucune œuvre n'est définitive. Pour le metteur en scène Dorian Rossel, habitué à transposer sur scène des univers issus de la bande dessinée, du septième art ou de la télévision, cet exercice pousse les artistes à «explorer toute la richesse du langage théâtral». «Et cela nous amène à percevoir les choses sous un jour nouveau, explique celui qui sera à l'Arsenic en novembre avec sa revisite de l'affaire Courjault et planche sur une adaptation du film *La maman et la putain*, de Jean Eustache. Le but n'est pas de refaire les films, mais de donner à réentendre la pertinence d'une parole en proposant une mise à l'écoute au présent, d'explorer cette parole décontextualisée de son cadre de référence initial.» Regarder derrière pour mieux éclairer notre époque. En retournant au théâtre, et avec le jeu de la distanciation propre à la scène, une histoire dépourvue de ses images cinématographiques retrouve ainsi son pouvoir de confrontation. «Au théâtre, le texte revient au premier plan, contrairement au cinéma, beaucoup plus attaché à garantir du réalisme», rappelle Julien Schmutz, en tournée avec ses *Doze hommes en colère*.

«Une plus-value indéniable»

Ces considérations artistiques ne font oublier à personne le pouvoir de séduction d'un titre déjà connu. «Aucun succès n'est garanti à l'avance, mais c'est indéniablement une plus-value pour attirer le public et rassurer les directeurs des grandes salles», reconnaît Jean Chollet, qui programme à l'Espace culturel des Terreaux, à Lausanne, *La jeune fille et la mort*, et y présentera également, fin novembre, son adaptation d'un Eric-Emmanuel Schmitt: *Oscar et la dame rose*. «Le public reste fidèle à une histoire qui l'a séduit et aime tout simplement s'y replonger, au risque de parfois mettre son esprit critique en veilleuse», approuve Pierre Bauer, qui sera cet automne au Théâtre Benno Besson avec *84, Charing Cross Road*. «A l'inverse, un titre célèbre peut aussi constituer une référence difficile à effacer dans la tête des spectateurs et des critiques.» En effet, la comparaison peut s'avérer cruelle et provoquer la déception. Mais, film ou pas film, «au théâtre, c'est toujours la même chose, rappelle Antony Mettler, à l'affiche cette saison avec *Nuit d'ivresse* et *André le Magnifique*. Quand on monte un Molière ou un Shakespeare, c'est toute la tradition que l'on a également derrière soi.»

Sélection de films à découvrir sur les planches cette saison



«\$TORM», d'après «Théorème»

Après sa dernière création, *Paradise Now*, le metteur en scène Vincent Bonillo vient de lancer un chantier très alléchant: une libre adaptation de *Théorème*, le film culte signé en 1968 par Pier Paolo Pasolini à partir de son roman éponyme. «Cette œuvre m'a toujours accompagné et dérouter à la fois, confie le Lausannois. Je suis persuadé que les thèmes abordés restent d'actualité. Dans cette analyse mystico-marxiste de la société bourgeoise, Pasolini pose une équation sans la justifier ni la résoudre. Avec l'équipe de production, nous allons nous confronter librement à ce «territoire pasolinien», mais il ne s'agira surtout pas de reproduire le film plan par plan. On gardera la trame et on verra où cela nous mènera.»

Grange de Dorigny, du 11 au 17 avril



«Nuit d'ivresse»

Avant son adaptation en 1986 au cinéma avec Thierry Lhermitte, *Nuit d'ivresse* a été créée sur les planches par son auteur, Josiane Balasko. Cet hiver, le Genevois Antony Mettler – qui prépare aussi l'adaptation d'un autre film, *André le magnifique* – recréera le duo fielleux de la tolarde et du beau gosse. «On rira, bien entendu, car le texte s'y prête. Mais les inconditionnels du film risquent d'être dérouterés: cette pièce est plus profonde qu'elle ne paraît. Elle parle d'échec, de détresse. C'est cela que je trouve important de mettre en avant aujourd'hui.» Pour y arriver, le metteur en scène n'hésitera pas à désamorcer un ressort important du succès des versions originales. Il confiera le rôle de la femme au physique ingrat à... une belle comédienne, Marie Druic.

Montreux, TMR, du 26 janv. au 14 fév.



«Doze hommes en colère»

Peine de mort, préjugés raciaux. Ce huis clos entre les jurés d'un procès, immortalisé sur grand écran par Sidney Lumet en 1957, est tiré de la pièce écrite quatre ans plus tôt par Reginald Rose. Julien Schmutz a jeté son dévolu sur ce texte car il souhaitait réunir sur scène une pléiade d'acteurs romands. «La mise en scène proposée est moderne, explique le Fribourgeois, mais on retrouvera certains éléments du film de Lumet, car la partition originale est très précise et je la respecte. Le défi a consisté à trouver toute une série d'outils propres au langage théâtral afin de remplacer, par exemple, les gros plans qui permettent de créer la tension au cinéma.»

Vevey, Th. Le Reflet, 19 avr.
Morges, Beausobre, 26 avr.



«Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran»

Mise en scène minimaliste pour ce monologue assuré par Renato Delnon. En 2003, François Dupeyron a tiré un film des souvenirs d'enfance du petit Momo, imaginé par E.-E. Schmitt.
Renens, Contexte-Silo, 12 et 13 sept.



«Une femme sans histoire»

Le metteur en scène Dorian Rossel porte sur scène le déni de grossesse à travers l'histoire de cette mère infanticide qui a inspiré à Jean-Xavier de Lestrade un docu-fiction en 2010.
Lausanne, Arsenic, du 16 au 29 nov.



«La jeune fille et la mort»

L'italien Massimiliano Verardi remonte le huis clos du Chilien Ariel Dorfman, un classique qui parle des traumatismes subis par les victimes de torture. En 1994, Roman Polanski en a tiré un film, avec Sigourney Weaver.
Lausanne, Les Terreaux, 5 et 6 nov.



«La Vénus à la fourrure»

Marie Gillain a reçu un Molière pour son interprétation de l'envoûtante Vanda, à l'origine imaginée par Sachet-Masoch et campée par Emmanuelle Seigner, en 2013, dans le film réalisé par Roman Polanski.
Pully, Octogone, 18 nov.



«84, Charing Cross Road»

Natacha Koutchoumov fera-t-elle oublier la performance d'Anne Bancroft face à Anthony Hopkins? La Genevoise donnera la réplique à Georges Grbic dans l'échange épistolaire porté à l'écran en 1987.
Yverdon, Th. Benno Besson, 11 nov.



«Le garçon du dernier rure»

Cette pièce de Juan Mayorga a inspiré à François Ozon, en 2012, son troublant *Dans la maison*, avec Fabrice Luchini. La pièce sera recréée au Théâtre des Oses par Paul Desveaux, avant une tournée romande.
Vevey, Théâtre Le Reflet, 9 mars.

Le trouble de l'adolescence

GIVISIEZ. De Juan Mayorga, le Théâtre des Osses a déjà présenté *La tortue de Darwin*, en 2011, avec Véronique Mermoud dans un de ses rôles les plus virtuoses. Dès demain et jusqu'au 6 mars, le dramaturge espagnol, né en 1965, est à nouveau présent sur la scène de Givisiez, avec *Le garçon du dernier rang*. Ecrite en 2000, la pièce a été adaptée au cinéma par François Ozon sous le titre *Dans la maison* (avec Fabrice Luchini).

Au départ, un simple devoir scolaire: un professeur de français demande à ses élèves de raconter leur week-end. Désabusé par la médiocrité des travaux qu'il corrige, il tombe soudain sur un texte aux étonnantes qualités littéraires. Tom, garçon réservé, décrit avec

précision le quotidien de la famille de Rapha, un de ses camarades. Le professeur l'encourage à poursuivre, mais l'exercice

devient de plus en plus dérangeant, entre voyeurisme, séduction et manipulation.

Codirecteurs du Théâtre des Osses, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier se retrouvent dans la distribution. La mise en scène a été confiée au Français Paul Desveaux. A la lecture du texte, ce cinéphile qui aime user au théâtre d'un vocabulaire proche du 7^e art, a pensé aux films *Paranoid Park* de Gus Van Sant et *Ken Park* de Larry Clark. Comme eux, Mayorga a saisi «dans l'adolescence ce qu'il y avait de brut, d'entière et de farouche tendresse». EB



Givisiez, Théâtre des Osses, du 19 février au 6 mars, vendredi et samedi, 20 h, dimanche, 17 h. www.theatreosses.ch

La Gruyère, 17 février 2016



«Le garçon du dernier rang» met en scène l'esprit transgressif de l'adolescence. ISABELLE DACCORD

La Liberté, du 17 février 2016

THÉÂTRE DES OSSES

Un jeu dangereux d'adolescent

ELISABETH HAAS

Le public du Théâtre des Osses a déjà pu faire connaissance avec l'auteur espagnol Juan Mayorga en 2011. Véronique Mermoud était phénoménale en femme-tortue dans sa fable philosophique «La Tortue de Darwin». C'est un tout autre genre que le dramaturge illustre avec «Le garçon du dernier rang», à l'affiche au Centre dramatique fribourgeois, à Givisiez, dès vendredi.

Il s'agit d'une coproduction du Théâtre des Osses et d'une compagnie parisienne, L'héliotrope. La mise en scène est signée Paul Desveaux, fondateur de la compagnie. Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, co-

directeurs du Centre dramatique fribourgeois, font partie de la distribution.

C'est l'adolescence, dans tout ce que cet âge de la vie porte de transgression, que Juan Mayorga décrit dans «Le garçon du dernier rang». L'auteur saisit avec sensibilité l'intimité qui se cherche, les nerfs à fleur de peau, le temps de tous les possibles, et avec lucidité l'abîme d'incompréhension entre adultes et ados.

Son portrait de la vacuité de la société d'aujourd'hui est à la fois drôle et caustique, sans concession: parmi les deux couples d'adultes qu'il dépeint, un prof

de français et sa femme gérante d'une galerie d'art contemporain proche de la faillite, un cadre supérieur et une femme au foyer, parents de Rapha. Où va mener le voyeurisme du jeune Tom qui observe le quotidien des parents de son copain de classe pour en faire des rédactions qui titillent son prof de français? Quand l'ambition littéraire de l'écrivain en devenir flirte avec la manipulation, le jeu devient dangereux. «Le garçon du dernier rang» a été adapté au cinéma par François Ozon («Dans la maison»). |

> **Ve et sa 20 h, di 17 h Givisiez**
Théâtre des Osses. Aussi les 26, 27, 28 février et 4, 5, 6 mars.



CRITIQUE

Quand le public se fait voyeur

THÉÂTRE DES OSSES • Dans «Le garçon du dernier rang», le public entre dans le salon d'une famille. La pièce met en scène l'adolescence.



A travers un jeu d'écrans, «Le garçon du dernier rang» met en lumière le rapport de la salle à la scène. ISABELLE DACCORD

ELISABETH HAAS

A la fois limpide et complexe, immédiat et sophistiqué, touchant aux émotions et intellectuel: «Le garçon du dernier rang» de l'auteur espagnol Juan Mayorga est un texte brillant! Dans la mise en scène de Paul Desveaux, coproduite par le Théâtre des Ossees à Givisiez, tout est brillant: la qualité de la langue, de la construction de la pièce, du jeu des comédiens. La scénographie même est extrêmement éclairante pour sentir et comprendre les niveaux de jeu. On sort du théâtre stimulé, nourri, enchanté!

Cette pièce contemporaine (elle date de 2000 dans sa langue originale) met a priori en scène des gens anodins, des quidams. Il y a un prof de français qui crache son amertume à la tête de son meilleur élève (Nicolas Rossier, vindicatif, véhément mais comique), son épouse galeriste pas dupe de la vanité des modes dans l'art (Geneviève Pasquier, qui donne du poids à son rôle, loin des clichés bobos), une famille au premier abord bien sous tout rapport mais dont les failles vont nourrir l'intrigue – le père dont l'affaire fait faillite (Frédéric Landenberg), la mère qui dilue son ennui dans l'alcool fort (Alexandra Tiedemann), le fils, Rapha, qui découvre son corps dans sa chambre d'ado (Raphaël Vachoux). Et il y a Tom, l'indomptable, le secret, le talentueux (Martin Karman, grande intensité de jeu).

L'affaire se corse quand Tom se met à observer les parents de son copain d'études, rend compte de l'attirance que sa mère a pour lui, des déboires financiers de son père, des disputes de couple, des crises de colère et des réconciliations sur le canapé du salon, dans des rédactions qui prennent peu à peu la forme d'un dangereux roman d'initiation. On ne sait pas très bien qui du maître ou de l'élève a entraîné l'apprenti écrivain dans le voyeurisme. Mais l'effet de miroir est bien là: par Tom, le professeur autant que les spectateurs se font eux aussi voyeurs, complices.

Juan Mayorga crée une pièce qui met en scène le théâtre lui-même

La scénographie place le prof et son épouse au premier plan, au second l'appartement familial, qui se trouve derrière un écran de type tulle, tandis que des écrans de projection se trouvent encore en hauteur, et qu'un écran de télévision trône au salon. C'est d'abord Tom qui passe d'un espace de jeu à l'autre, jouant sur les registres de jeu (tantôt récit, tantôt dialogue), avant que le professeur lui aussi ne traverse l'écran et n'entre dans l'intimité de la famille. Il y a un effet de mise en abyme dans cette construction dra-

matique, où les plans se répondent, où l'intimité de cette famille se révèle à Tom, au professeur et au public. Car c'est bien le public qui finit par entrer dans l'intimité familiale, qui le renvoie à sa propre intimité. C'est par le public que le théâtre prend sens. Le jeu des écrans est visible pour éclairer le rapport qui se crée de la salle à la scène.

C'est là que la pièce devient vraiment passionnante: quand, à partir d'une intrigue romanesque, Juan Mayorga crée une pièce qui met en scène le théâtre lui-même. Tandis qu'on se demande, de manière tout à fait terre à terre, si Tom va coucher oui ou non avec la mère de Rapha, Juan Mayorga mène une réflexion de haut vol sur le sens et la valeur de la littérature (et de l'art, par effet de miroir, grâce au personnage de l'épouse galeriste).

Au passage, il réussit même à s'amuser des codes littéraires. La pièce est donc dense, elle fuse. Les passages d'un plan de jeu à l'autre sont traités de manière virtuose. Les comédiens aussi sont hyper réactifs, gèrent les transitions de manière rapide et précise. Un grand moment de théâtre. |

> «Le garçon du dernier rang» est encore à l'affiche au Théâtre des Ossees, à Givisiez, les 26, 27 et 28 février, 4, 5 et 6 mars. Deux supplémentaires ont été ouvertes les 19 et 20 mars.

D'une écriture virtuose à une mise en espace raffinée

Le **Théâtre des Osses** monte *Le garçon du dernier rang*, de Juan Mayorga, où un jeune homme découvre l'écriture et une fascination pour la « famille normale » d'un camarade. Pour mettre en scène cette pièce troublante, Paul Desveaux multiplie les espaces dans un dispositif complexe.

ÉRIC BULLIARD

GIVISIEZ. Des mondes se croisent, parfois s'affrontent. L'adolescence et l'âge adulte, les cultures classique et contemporaine, les milieux intellectuel et populaire, la réalité et l'imaginaire. Sur ces entrelacs, l'auteur espagnol Juan Mayorga (né en 1965) crée une pièce virtuose, *Le garçon du dernier rang*. François Ozon l'a adaptée au cinéma en 2012 (*Dans la maison*, avec Luchini). Le **CRITIQUE** Théâtre des Osses en donne sa version à Givisiez (et à CO2 le 8 avril) qui renvoie parfois aussi au 7^e art, par son esthétique et sa manière de jouer avec les cadrages.

Enseignant désabusé et peu soutenu par une épouse en lutte pour sa galerie d'art contemporain (Geneviève Pasquier), André (Nicolas Rossier, particulièrement juste) tombe un jour sur une rédaction qui tranche avec la médiocrité générale. Tom (Martin Karmann) décrit « la maison d'une famille normale » en racontant un week-end passé chez son camarade Rapha (Raphaël Vachoux) et ses parents (Alexandra Tiedemann et Frédéric Landenberg).

De voyeur à acteur

André sent l'écrivain en devenir et encourage Tom, dont la rédaction devient feuilleton. Il s'incruste chez Rapha: de voyeur et observateur cruel, il

devient acteur de son histoire et séduit la mère de famille, tel l'adolescent pasolinien de *Théorème*. Entre le prof, l'élève et la famille débute un jeu trouble de manipulation.

Ces univers qui se mêlent, le metteur en scène et scénographe Paul Desveaux les répercute en multipliant les espaces. Un fauteuil, une lampe et un tourne-disque figurent le salon cosu du prof de littérature. Projetées avant le lever de rideau, des citations de classiques (Proust, Flaubert, Zola, Dostoïevski...) évoquent une bibliothèque fournie. Et contrastent avec les images vidéo de skateboard.

Effet de rupture

La pièce ouvre ainsi avec cette culture classique et se terminera avec le spleenétique *Between the bars* d'Elliott Smith, joué à la guitare par Raphaël Vachoux. Entre deux, les références culturelles abondent du côté d'André (pour qui tout se résume à cette question: « Tolstoï ou Dostoïevski? »), alors que chez Rapha, les hommes préfèrent le basket et la mère danse sur Diana Ross.

La mise en espace raffinée joue sur différents plans: le spectateur, lui-même voyeur, observe les faits et gestes de la « famille normale ». Papier peint démodé, pull sur les épaules, chambre d'ado avec affiche du



André (Nicolas Rossier, au premier plan) discute avec Tom (Martin Karmann), personnage et auteur de l'histoire dans l'histoire. ISABELLE DACCORD

film *Ken Park*, chaises transparentes... D'un goût discutable, mais peut-être n'est-ce là que la fantaisie de Tom, sa vision de la famille de classe moyenne.

Cette indécision est une des forces de la pièce. L'histoire prend forme sous nos yeux dans une mise en abyme assez vertigineuse et navigue entre

fiction et imaginaire, posant au passage des questions passionnantes sur la création.

La première fois que Tom le personnage, qui est aussi Tom l'écrivain, dialogue avec son professeur depuis la chambre de Rapha, l'effet de rupture est stupéfiant. Tout se joue ensuite dans ces différents plans, Paul

Desveaux y ajoutant voix off, vidéo et musique envoûtante signée François Gendre. Le dispositif se révèle assez fascinant et prend le pas sur le jeu des comédiens, par moments un rien stéréotypé. Le soir de la première, le rythme a aussi parfois baissé quelque peu: c'est que la pièce est complexe

(mais toujours limpide) et gagnera en fluidité au fil des représentations. ■

Givisiez, Théâtre des Osses, jusqu'au 6 mars, puis supplémentaires les 19 et 20 mars. www.theatrosses.ch. Aussi à La Tour-de-Trême, salle CO2, le 8 avril

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE

Le Garçon du dernier rang, texte de Juan Mayorga, traduction Dominique Poulange et Jorge Lavelli (Éditions Les Solitaires Intempestifs), mise en scène et scénographie Paul Desveaux

Crédit Photo : Isabelle Daccord



Le Garçon du dernier rang, texte de **Juan Mayorga**, traduction **Dominique Poulange** et **Jorge Lavelli** (Éditions **Les Solitaires Intempestifs**), mise en scène et scénographie **Paul Desveaux**

“ Il s’assied au dernier rang (...). C’est la meilleure place. Personne ne te voit, mais toi, tu vois tout le monde.” Un don aigu d’observation associé à une belle capacité d’invention, tel est l’atout de l’élève solitaire du dernier rang de la classe de français, jeune pousse autonome et vivante, un rien anarchiste, créatrice de sa propre vie – quête de maturité et désir de reconnaissance. La volonté libre du protagoniste du titre éponyme de la pièce de Juan Mayorga – *Le Garçon du dernier rang* – produit comme par enchantement un pouvoir d’éveil, un attrait et une impression d’étrangeté chez le prof de lettres.

Celui-ci, André, interprété avec une vérité inquiète par Nicolas Rossier, se fait non seulement le narrateur de l’aventure existentielle de Tom, l’apprenti écrivain incarné par la tranquillité brute et la désinvolture de Martin Karmann, mais aussi le conteur de la sienne propre contaminée par le jeune intrus. Enfin, l’enseignant, époux de Jeanne (Geneviève Pasquier), galeriste d’art contemporain qui s’intéresse par ailleurs aux travaux littéraires des élèves d’André, s’improvise le coryphée patient d’une aventure théâtrale inédite.

La dramaturgie de la pièce porte sur les différents espaces où peut se poser l’esprit – toute conscience personnelle -, suivant les mouvements et les déplacements de

l'errance de la pensée, de la propension naturelle et salutaire au rêve et à l'imaginaire : un monologue de soi à soi qui est dialogue avec l'autre et l'universel.

Le prétexte initial à la rêverie de Tom et à l'écriture autobiographique de son apprentissage du monde est la curiosité provoquée par la demeure luxueuse d'un camarade de classe, Rapha (Raphaël Vachoux) : « *Elle est plus grande que ce que je supposais ; ma maison y entre au moins quatre fois. Tout est propre et bien rangé. (...) Juste au moment où j'allais retourner vers Rapha, une odeur retint mon attention : l'odeur si singulière des femmes de la classe moyenne. (...) Là, assise sur le sofa, feuilletant une revue de décoration, je découvris la maîtresse de maison. Je la fixai jusqu'à ce qu'elle lève les yeux dont la couleur s'accorde avec celle du sofa.* » Le camarade a donc un père, nommé Rapha encore (Frédéric Landenberg), brut de décoffrage, fou de basket et de commerce avec la Chine, et une jolie mère, Esther (Alexandra Tiedemann), aussi séduisante que mélancolique, versée dans la déco. La critique de la bonne bourgeoisie moyenne – découverte comique – se fait frontale.

Au fil des « expressions écrites » scolaires que rédige l'élève, passionné par l'art de vivre des autres et voyeur décomplexé pour l'occasion, entraînant à sa suite dans cette posture illicite et impudique le professeur lecteur, son épouse et les spectateurs, se compose une oeuvre littéraire qui met à mal les certitudes du maître doublé par le disciple. Or, le professeur et son épouse ne sont pas seulement lecteurs ou amateurs d'art, ils sont également spectateurs de l'action, placés sur le devant de la scène tandis qu'à l'arrière dans le lointain proche, une maison aux murs transparents avec ses différentes pièces laisse apparaître aux yeux de tous une vie familiale scrutée.

La scénographie élaborée du metteur en scène Paul Desveaux crée une mise en abyme des perspectives et des points de vue, le sujet même de la comédie. Depuis le regard du professeur en passant à celui de l'élève puis à celui du public, la balle non plus de basket, mais celle d'une vision cinématographique ou bien onirique circule d'un bord à l'autre du cadre du champ d'observation, lancée d'une oblique à l'autre, avec les métaphores filées de l'image dans l'image – mémoire et culture – tableaux de Pollock, écrans de télé et films cultes, et enfin écrans de cinéma placés au-dessus de la maison, donnant à voir Tom en skateboard.

Une proposition scénique singulièrement osée dans l'évocation des cascades et vertiges du métier de vivre. Une mise à l'épreuve vivante et sensuelle des degrés divers de l'existence pour des jeunes gens en passe de devenir de vrais adultes à la maturité accomplie, surfant avec aisance de la soit disant réalité à la fiction, de la volonté d'action sur le monde à la création artistique – politique et poésie -, de la trivialité au rêve insaisissable.

Véronique Hotte

Scène Nationale de Dieppe – dans le cadre de **Terres de Paroles** -, le 30 mars.

NORMANDIE

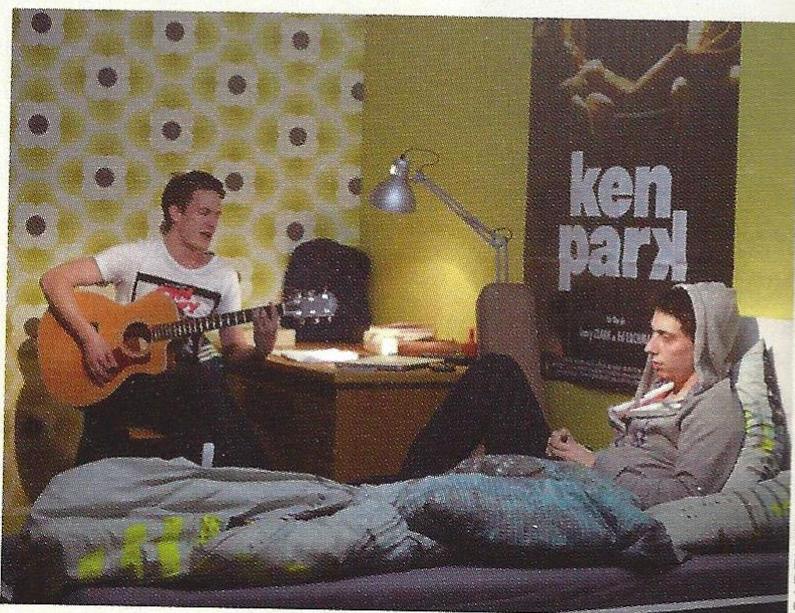
Le Garçon du dernier rang

Compagnie L'Héliotrope

Un professeur ayant demandé à ses élèves de raconter leur week-end découvre la copie d'un adolescent réservé qui décrit le quotidien familial d'un de ses amis. Entre le jeune Tom et son professeur, commence alors une relation étrange, le second incitant le premier à aller de plus en plus loin dans son exercice littéraire et son immixtion dans la sphère intime de cette famille. Séduit par l'exploration de ce temps très particulier qu'est celui de l'adolescence (l'un de ses premiers spectacles fut *L'Éveil du printemps*, de Franck Wedekind), Paul Desveaux l'a été tout autant ici par l'écriture cinématographique de Juan Mayorga, qui articule sa dramaturgie autour de différents plans et points de vue narratifs : celui qui regarde, celui qui regarde l'observateur et enfin les êtres observés. C'est donc à une aventure théâtrale nourrie du vocabulaire du cinéma que nous invite le metteur en scène, qui s'attache à rendre compte de la multiplicité des espaces décrits par la narration tout en permettant au spectateur d'observer les mêmes mouvements que ceux développés par le jeune écrivain. Il n'oublie pas non plus que sous l'apparente quotidienneté des situations vécues par ces êtres ordinaires et qui nous ressemblent, pointent une poésie et une musique singulières dont les acteurs doivent s'emparer. ■

Le Garçon du dernier rang. De Juan Mayorga. Mise en scène de Paul Desveaux. Compagnie L'Héliotrope.

Les 30 et 31 mars à la scène nationale de Dieppe dans le cadre du festival Terres de Paroles ; le 5 avril au théâtre de Valère à Sion (Suisse) ; le 8 Salle CO2 Bulle à La Tour (Suisse).



ISABELLE DACCORD

Une sacrée rencontre avec «Le garçon du dernier rang»

24 Heures - 8.03.2016

Critique

Le metteur en scène français Paul Desveaux se saisit de la pièce qui a inspiré à François Ozon son film «Dans la maison». Un spectacle de haut vol à voir demain à Vevey

C'est avec un spectacle virtuose que le public à rendez-vous au Théâtre Le Reflet. Fraîchement créé au Centre dramatique fribourgeois, à Givisiez, d'après la pièce de l'Espagnol Juan Mayorga, *Le garçon du dernier rang* brille par sa mise en scène et sa scénographie intelligentes, son interprétation minutieusement réglée et la finesse du regard porté sur l'adolescence, qui navigue entre pulsions galopantes de la jeunesse et cynisme des adultes.

Le grand public a pu découvrir cette histoire en 2012 avec *Dans la maison*, long-métrage de François Ozon avec Fabrice Luchini dans le rôle-titre. L'intrigue raconte comment un professeur de français (Nicolas Rossier, sur scène), un écrivain frustré dépité par la médiocrité de ses élèves, va se retrouver subjugué par le talent littéraire de l'un d'entre eux. Et risquer un jeu dangereux en l'encourageant à poursuivre sa quête voyeuriste qui nourrit des rédactions livrées telle une correspondance épistolaire. Tom (Martin Karmann) a pénétré l'intimité familiale de l'un de ses copains de classe (Raphaël Vachoux). Avec un sens aigu de l'observation, le jeune homme hardi scrute les états d'âme du couple parental (Alexandra Tiedemann et Frédéric Landenberg) enfoncé dans des faux-semblants. Il observe la vacuité de cette petite bourgeoisie au bord du précipice, pervertissant le jeu de son insolence. Sans toujours maîtriser clairement le pouvoir que lui confère son innocence. Entre séduction et manipulation, mais sans le manichéisme simpliste distillé par François Ozon sur grand écran. Face à l'écolier, il y a l'enseignant et son épouse (Geneviève Pasquier), directrice d'une galerie menacée de ferme-

ture. Aux nombreuses considérations sur les codes littéraires filées par la pièce s'ajoutent ainsi de nombreuses observations sur l'art contemporain. Au-delà de sa fable, *Le garçon du dernier rang* traite de la création, du sens et de l'utilité de l'art. De sa duperie, aussi.

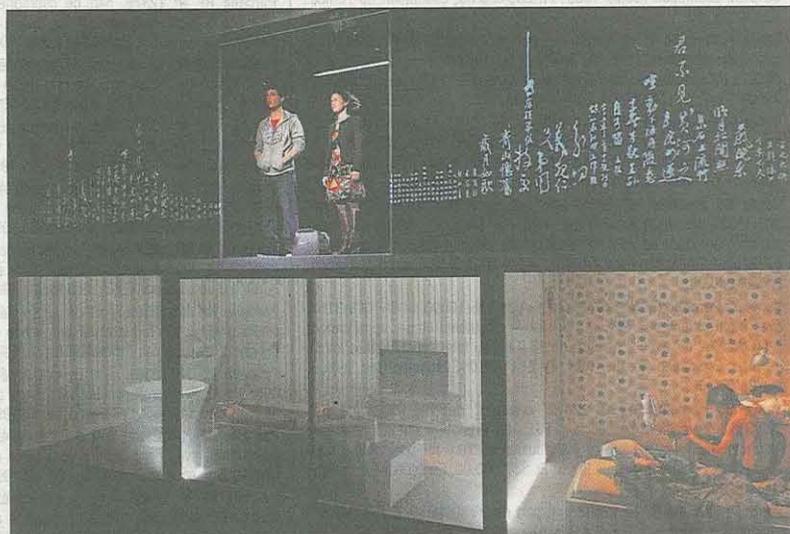
Toute la force du projet de Paul Desveaux - qui avait, entre autres, impressionné le public romand avec son *Frankenstein* en 2013 et signe, ici, la mise en scène et la scénographie - repose sur la pertinence avec laquelle il fait se superposer les différents niveaux de récits et plans de l'action. Les dialogues s'enchevêtrent avec les scènes familiales (re)jouées ou lues. Les espaces (la maison familiale et le salon du professeur, séparés par un tulle) s'interpénètrent. Se contaminent subtilement. Plus l'histoire avance, plus les personnages vont glisser de l'univers réel à un espace fictionnel fantasmé par Tom sur papier. Le réalisme s'évapore. Les frontières de la représentation se retrouvent violées. Le jeu des interprètes s'intensifie, ose la caricature et même des «arrêts sur image» audacieux qui font tourner les temporalités et propulsent le spectateur au cœur de l'action. Brillant!

Ce *Garçon du dernier rang* subjugue par la justesse avec laquelle les détails sont agencés. Autant dans le mouvement que dans l'interprétation des comédiens. Curieusement, alors, on s'étonne de l'excès de jeu de Geneviève Pasquier. Inutile pour appuyer un propos déjà suffisamment clair, sa véhémence crée une tension là où il n'en faut pas. Paul Desveaux aurait pu également s'économiser les quelques projections (mentales) qui n'amènent rien de très saillant. Puisque, avec les moyens du théâtre (et certes de nombreux effets technologiques), il réussit une proposition tellement cinématographique. **Gérald Cordonier**

Vevey, Théâtre Le Reflet

Mercredi (20 h), Rés.: 021 925 94 94

www.lereflet.ch



«Le garçon du dernier rang» subjugue par la justesse avec laquelle les détails sont agencés. DR



ACCUEIL RELIKTOVOXV AGENDARELIKTOV RELIKTOTHÈQUEV CONTACT

THEATRE A DIEPPE: DANS UNE INTIMITE A DSN

Posté par Maryse Bunel | 29 mars 2016 | A la une, Théâtre | 0 - |



C'est le portrait d'une société sans concession. Juan Mayorga le dresse comme un polar. *Le Garçon du dernier rang* a séduit **Paul Desveaux qui met en scène cette histoire où se mêle fiction et réalité. La pièce se joue mercredi 30 mars à la **scène nationale de Dieppe** dans le cadre de **Terres de paroles**.**

Une histoire. *Le Garçon du dernier rang*, c'est Tom. Comme tous les élèves de sa classe, il a rendu sa copie dans laquelle il devait raconter ses week-ends. Pour le professeur de français, c'est l'heure des corrections et les résultats ne



sont pas extraordinaires. Même décevants. Dans ce paquet, il y a néanmoins une histoire qui retient son attention. C'est celle de Tom. Cet élève, plutôt effacé, a raconté avec beaucoup d'imagination le quotidien des parents d'un de ses copains. Le professeur encourage ensuite Tom à poursuivre la description de l'intimité de cette famille de la classe moyenne embourgeoisée. Est-ce un exercice littéraire ou du voyeurisme ? La fiction va alors se confondre avec la réalité.

Une écriture. Dans son livre, *Le Garçon du dernier rang*, Juan Mayorga, auteur espagnol, peint un univers troublant. « *Cette histoire se lit comme un polar. Dans l'écriture de Juan Mayorga, il y a quelque chose de l'ordre du suspense à travers son écriture* », remarque Paul Desveaux. L'écrivain possède un style fluide mais a construit son histoire de manière complexe. Pour le metteur en scène et fondateur de la compagnie **L'Héliotrope**, *Le Garçon du dernier rang*, ce sont des plans qui se succèdent. « *Cela m'a évoqué le cinéma* ». Il cite volontiers Gus van Sant avec *Paranoïd Park*, Larry Clark avec *Ken Park*.

Une mise en scène. Sur le plateau, Paul Desveaux qui signe également la scénographie recrée différents espaces pour rester fidèle à une narration simultanée. Le public est ainsi face à la chambre de l'adolescent, au salon du professeur... Comme dans les émissions de télé-réalité. « *Le spectateur se retrouve dans une position de voyeur. Il regarde le prof qui regarde l'élève qui regarde l'intérieur de la maison* ».

- Mercredi 30 mars à 20 heures à la scène nationale de Dieppe. Tarifs : de 22 à 5 !. Réservation au 02 35 82 04 43 ou sur www.dsn.asso.fr



[Critique] Le garçon du dernier rang de Juan Mayorga, mis en scène par Paul Desveaux au Dieppe Scène Nationale

Dans le cadre du festival [Terres de Parole](#), Paul Desveaux présentait **Le garçon du dernier rang** de Juan Mayorga au [Dieppe Scène Nationale](#). Progression, disposition et compartiments sont les maîtres-mots de cette pièce réussie sur l'adolescence, la littérature et bien d'autres thèmes encore.

[gallery ids="456552,456594"]

André (Nicolas Rossier) est un professeur de français au lycée, résigné par la médiocrité des copies de ses élèves. Dans la livraison du soir, une d'entre elle sort néanmoins du lot, celle de Tom (Martin Karmann). Elle le surprend par son style et surtout par son récit, celui de la **vie quotidienne d'une famille de la classe moyenne**, où l'on découvre Esther (Alexandra Tiedemann), Rapha père (Frédéric Landernberg) et Rapha fils (Raphaël Vachoux). Tom est en classe avec ce dernier et se rend souvent chez lui pour travailler les mathématiques et la philosophie. Avidé d'en savoir plus, le professeur en demande encore à l'élève et la plongée dans ce voyeurisme littéraire démarre, poursuivi jusque dans **des extrémités que chacun viendra à questionner**.

La pièce de Juan Moyorga, adapté en 2012 par François Ozon, sous le titre de **Dans la maison**, est excellente, multi-thématique. Elle joint à la progression dramatique une série de questionnements contemporains : L'école d'aujourd'hui, la classe moyenne d'aujourd'hui, l'art d'aujourd'hui, la relation professeur-élève. **Et surtout, l'adolescence**.

Inspiré par Ken Park de Larry Klark et Paranoid Park de Gus Van Sant, Desveaux s'appuie, avant même l'entrée des acteurs sur des vidéos anciennes et modernes, en noir et blanc. Plus tard voleront des chiffres, ou des signes. La bande sonore fait apparaître par moments Kalkbrenner, par moments Coltrane. Tout est **très bien pensé, naturel tout en gardant de la surprise**.

Au centre de la mise en scène et de la scénographie de Desveaux, le compartimentage et la fusion des espaces. C'est la solution trouvée pour permettre au public de suivre cette correspondance qui n'en est pas une et cette famille, à travers ses murs, à travers les mots de Tom, lus par André, **son professeur devenu maître**. Il le forme et rejoue à travers lui ce qu'il aurait voulu devenir à la sortie de l'adolescence. On ne saura jamais quoi exactement mais autre chose, c'est certain.

C'est aussi le questionnement sur la littérature qui est au centre. **Pour qui écrit-on ? Qui est ici à la commande ? Qui manipule qui ?** Qui accepte d'être manipulé, complice, pour être poussé plus loin, dupé par ses propres mots ? Tel un accro qui deale et son dealer accro. Jusqu'où la littérature ? Jusqu'où l'autofiction ? Ce théâtre parvient à transmettre ces interrogations, mais aussi le rire et l'inquiétude.

Les dialogues sont drôles, l'espace se déploie, les questions se résolvent. Pourquoi André est-il



assis sur un fauteuil dont les pieds avant sont des livres. Pourquoi cette pelouse? Le voyeurisme d'André, fasciné tant par l'expérience que par le défi littéraire projette le spectateur de part et d'autre de la scène, dans la maison familiale.

Les personnages sont justes et s'intègrent parfaitement des choix de mises en scènes, dans chacun des espaces. Le ton de Tom a peut-être paru trop déclamé. Mais cela marche. Quand on connaît à l'avance l'attrait de Desveaux pour le cinéma, pour son travail de cadrage, on y est. Dans une scène de film, à chaque instant. Comme une préfiguration du théâtre immersif.

Le public de Dieppe est attentif et amusé. Beaucoup de jeunes assistent à cette pièce créée en Suisse en résidence au Théâtre des Osses par Desveaux qui vient de la région. Une pièce très réussie, haletante, qui l'on espère jouera à Paris. 1h45, transportés au travers de cette relation, de ces murs et de ces mots.

Théâtre des Osses, et en tournée *Le garçon du dernier rang*

Avec sa deuxième création maison, le Théâtre des Osses propose de faire découvrir un auteur espagnol, Juan Mayorga. Né en 1965, philosophe de formation, professeur de dramaturgie, il a fondé le collectif „El Astillero“ à Madrid. Ses nombreuses pièces (dont une „Lettre d'amour à Staline“) ont été jouées avec succès en Espagne ainsi qu'à l'étranger, en France notamment. „Le Garçon du dernier rang“ a fait l'objet d'une adaptation cinématographique signée par François Ozon („Dans la maison“) en 2012.



«Le garçon du dernier rang» © I. Daccord

Pour l'occasion, le duo Pasquier-Rossier a fait appel au metteur en scène français Paul Desveaux qui avait notamment été invité par Fabrice Melquiot à monter une adaptation de „Frankenstein“ de Mary Shelley au Théâtre Am Stram Gram. Comédien de formation, Paul Desveaux a fondé en 1997 sa compagnie L'héliotrope. A son palmarès affirmant des goûts éclectiques, Shakespeare, Wedekind, Marivaux, Koltès, Sarraute, Schiller, Tchekhov, Ostrovski, De Vos et Melquiot. La distribution comprend les hôtes Nicolas Rossier et Geneviève Pasquier ainsi que Frédéric Landenberg, Martin Karmann, Alexandra Tiedemann et Raphaël Vachoux.

☞ jusqu'au 6 mars 2016

Billetterie : 026 /469.70.00 ou sur www.theatreosses.ch

☞ 9 mars 2016 - Le Reflet Théâtre de Vevey

Billetterie : 021/925.94.94

☞ 15 mars 2016 - Théâtre du Passage, Neuchâtel

Billetterie : 032/717.79.07

☞ 5 avril 2016 - Théâtre de Valère, Sion

Billetterie : 027/323.45.61

Paul Desveaux Le Garçon du dernier rang

« ceux qui ne prennent pas le risque d'écrire m'ennuient profondément »

Par Maryse Bunel

Pour le festival Terres de Paroles, L'Héliotrope présente mercredi 30 mars à la scène nationale de Dieppe *Le Garçon du dernier rang*, une pièce de Juan Mayorga, auteur espagnol. Paul Desveaux, fondateur de la compagnie, installée à Bernay, et metteur en scène, a trouvé en cette œuvre régulièrement montée dans le monde un thriller psychologique passionnant. Pendant ses corrections de dissertations, un professeur de français découvre une copie particulièrement étonnante. Quand il demande à sa classe de raconter un week-end, il ne s'attendait pas trouver le récit du quotidien d'une famille de classe moyenne embourgeoisée. Un récit que Tom écrit avec un sens aigu de l'observation, frôlant un certain voyeurisme. Commence alors un dialogue entre l'élève et le professeur qui l'encourage à poursuivre son histoire. En un jeu subtil vont se mêler la réalité et la fiction. Juan Mayorga dresse le portrait de familles ordinaires, d'une adolescence en plein conflit de génération. Dans sa mise en scène, Paul Desveaux révèle le présent de ce théâtre et confronte les espaces des personnages.

Pour quelles raisons avez-vous choisi de mettre en scène *Le Garçon du dernier rang* de Juan Mayorga ?

Le Garçon du dernier rang de Juan Mayorga est un livre qui se lit comme un polar. Les phrases sont certes simples mais la structure est complexe. Juan Mayorga est dramaturge et philosophe. C'est un grand bonhomme parce qu'il y a quelque chose de l'ordre du suspense à travers le fait d'écrire. La structure, l'écriture sont intimement liées. En fait, l'histoire est l'écriture. Et c'est ce qui tient en haleine. *Le Garçon du dernier rang* est moins le regard d'un adolescent qu'une critique de l'enseignement, de l'art contemporain. Tout cela m'a renvoyé au cinéma de Gus van Sant avec *Paranoïd Park* et à celui de Larry Clark avec *Ken Park*. Dans ce livre, Juan Mayorga crée une ambiance dans laquelle les gens regardent. Le public devient voyeur : il regarde le professeur qui regarde l'élève qui regarde l'intérieur de la maison. C'est un plan cinématographique.

<http://entreleslignes-larevue.fr/epopees-intimes/paul-desveaux-le-garcon-du-dernier-rang>

Cet adolescent fait aussi la constatation d'une classe sociale, d'une réalité.

Juan Mayorga pose une question sociale. Il fait des observations sur la réalité, porte un regard sur la société, sur un quotidien ancré dans la société avec les frustrations dans le couple, au travail... J'ai pensé à *American Beauty*. Nous sommes tous amenés à faire des arrangements avec notre vie. Ce qui nous renvoie à nos travers. *Le Garçon du dernier rang* est davantage une tragédie de quotidien qu'une tragédie au quotidien. Il était donc impossible de créer une pièce onirique. Faut-il décaler le quotidien ou être dans le quotidien ? Avec Juan Mayorga, l'écriture est une chose technique, suppose un sens de l'observation, parfois est un pillage. Surtout pas une écriture d'inspiration. On revient au côté voyeur. C'est comme si on soulevait le toit d'une maison. Aujourd'hui, la télévision est pleine de ces travers-là.

Avec Le Garçon du dernier rang, vous revenez à l'écriture contemporaine. Comment s'effectue ce va et vient avec les textes classiques ?

C'est une continuité de l'histoire. Je ne pense qu'il y est de rupture. Un écrivain contemporain va naturellement vers les sujets qui sont proches de nous. Idem pour la forme de langage. Les textes classiques évoquent des moments à travers des questions existentielles. Tant mieux si l'on met encore en scène aujourd'hui des œuvres de William Shakespeare ou de Victor Hugo. Il me semble important de faire cet aller et retour. Sans histoire, on n'existe pas. Au début, cela s'est fait de manière instinctive. J'ai choisi des textes sur lesquels j'avais envie de travailler, qui avaient une structure dramatique.

Pourquoi ce passage par les œuvres classiques est important pour vous ?

Cela m'a structuré, m'a permis d'avoir un regard sur l'écriture contemporaine. A un moment donné, j'ai récupéré pas mal d'œuvres grâce à des copains qui étaient passés par Khâgne et Hypokhâgne. J'ai beaucoup lu de critiques romanesques. Tout cela m'a amené à faire des comparaisons. J'ai compris que ceux qui ne prennent pas le risque d'écrire m'ennuient profondément. J'aime les auteurs qui font des phrases longues.

Fabrice Melquiot, un auteur avec lequel vous travaillez régulièrement fait partie de ceux-là ?

Oui, c'est pour cela que j'aime le travail de Fabrice Melquiot. Cela reste la plus belle rencontre artistique. J'ai monté cinq projets avec lui. Le premier a été *Pollock*. Pour l'écriture de ce spectacle, je cherchais un poète qui déroule les

<http://entrelignes-larevue.fr/epopees-intimes/paul-desveaux-le-garcon-du-dernier-rang>

phrases. Pour cette création, dix-sept versions ont été écrites. Pour Pearl, il y a en a eu une dizaine. L'écriture de Fabrice Melquiot ressemble à de la musique. Et la musique a toujours eu une importance pour moi.

Quelle place tiennent les personnages dans votre travail ?

C'est quelque que je ne trouve pas toujours dans le théâtre. On ne travaille pas beaucoup la psychologie des personnages. Dans l'œuvre d'Anton Tchekhov, on sent bien que la psychanalyse est passée par là. Le personnage, c'est notre travail de metteur en scène.

Appréhendez-vous les textes classiques et contemporains de la même manière ?

Quand on choisit un texte, on s'intéresse à la structure, à la manière dont il est construit, à son rythme, à l'alternance dans les scènes. Chez William Shakespeare, il y a une dynamique. Chez Juan Mayorga, aussi. Néanmoins, le théâtre m'intéresse pour les acteurs. Ceux-ci sont le centre du théâtre, la part d'humanité qui va se retrouver sur le plateau. Donc il faut bien s'occuper de ces personnes-là. Il est nécessaire de travailler sur la manière dont l'écriture d'un texte résonne en eux, sur la part d'humanité des personnages. Tout cela devient plus passionnant, pour eux et pour les spectateurs.

Le Garçon du dernier rang Juan Mayorga Mise en scène Paul Desveaux



Maryse Bunel